

LE • MÉNESTREL

avec d'autant plus de certitude s'imposait à nous cette image d'une terre sereine et menacée, qui aura trouvé en de successives expressions géniales un « visage d'éternité ». L'*Ut majeur* de Mozart, c'étaient les horizons de Salzbourg, dont va bientôt se détacher une vie désormais errante ; et dans les pages de Schubert, ce que mit en relief M. Weingartner, ce fut comme une rencontre du « familier » et du « grandiose » devenant pareils à deux éléments. Quant à la *Sixième* de Beethoven, aperçumes-nous jamais mieux comment elle se peut rattacher à un paysage tel que celui du vallon d'Heiligenstadt ; — mais pour promptement s'en détacher, et le transposer en des « formes » qui ne dépendront plus des « partialités » de la durée et de l'étendue.

Dimanche 20 février. — Festival Beethoven, que dirige avec la même autorité que la veille M. Weingartner. Comment il comprend et traduit la *Première Symphonie* et la *Symphonie Héroïque*, nous l'avons dit déjà, admirativement, ici même. Ajoutons que le *Triple Concerto*, pour piano, violon et violoncelle, tel que l'interprétèrent, avec M. Weingartner et l'orchestre, MM. Julien Chardon, Marcel Darrieux et Gaston Marchesini, sembla lumineusement situé en l'un des « moments » décisifs de la pensée beethovenienne ; comme une sorte de « repos » et d'accompagnement de liberté et de joie, tandis que s'ébauchent et s'accomplissent les rythmes et les thèmes de l'*Héroïque*.

Claude ALTMONT.

Orchestre Symphonique de Paris

Mardi 15 février. — Faut-il attribuer à la composition du programme, ou au seul talent des interprètes, la monotonie de cette soirée ? Admettons qu'il y ait beaucoup de ceci, un peu de cela, et qu'une ambiance chargée d'une sentimentalité toute puritaire convienne mal à nos tempéraments plus vifs. Et pourtant, quel beau début ! M. A. Coates, qui n'est pas seulement un excellent chef d'orchestre, mais aussi un compositeur de talent, a extrait de l'œuvre considérable de Purcell quelques morceaux particulièrement beaux dont il a tiré avec infiniment de goût une *Suite* pour instruments à cordes. Les cinq mouvements : « rondo, lento, menuet et allegro », bien différents de rythme, ont entre eux une sorte de parenté qui élimine toute idée de rabotage ; le menuet, avec sa reprise en « pizzicati », est particulièrement charmant. Voilà une exhumation intelligemment adaptée et telle que nous les aimons. Mais en dehors de cette Suite, si l'on excepte quelques airs de l'opéra *Gainsborough* (A. Coates) chantés avec talent par Mme V. de Villiers, il ne reste plus grand'chose d'original : *Les Fontaines de Rome* (Respighi), le long *Poème de l'Extase* (Scriabine) et les *Tableaux musicaux pour le Conte du Tsar Saltan* (Rimsky-Korsakow).

Mme V. de Villiers avait, auparavant, déployé les ressources d'une voix fort belle dans l'interprétation d'une interminable mélodie de Beethoven, *Ah, perfido*. Comme nous eussions préféré un air de *Fidélio*, par exemple, où une artiste de cette valeur trouve un champ plus vaste à l'exercice de son talent.

Dimanche 20 février. — M. Jean Morel, à la tête de l'O. S. P., nous a fort agréablement surpris ; l'entraînement intensif qu'il subit depuis le début de la saison lui aura été très profitable. En plus des qualités de musicalité et de rythme que nous lui connaissons depuis longtemps déjà, il a acquis la sobriété dans le geste qui donne au spectateur une sensation de sécurité et de vigueur indispensables.

Les traductions qu'il nous a données du poème *Une Nuit sur le Mont-Chauve* (Moussorgsky) et du *Stenka-Razine* de Glazounow, pleines de poésie et de couleur, ont remporté le plus vif succès. Pour *Petrouchka*, nous faisons quelques réserves ; cette partition est un des plus sérieux écueils que puissent rencontrer de jeunes chefs, et aussi, disons-le, de jeunes orchestres. Toutes nos félicitations à

Mme J.-M. Darré, dont la chaude et énergique interprétation du *Concerto pour piano et orchestre* de Rimsky-Korsakow nous a comblé. Le *Concerto pour saxophone et orchestre* de Glazounow vient à point puisqu'il est question de créer au Conservatoire l'enseignement de cet instrument. Admirablement construit et peu entendu, il constitue, en outre, une excellente source d'enseignement pour les jeunes compositeurs. M. Mule apportait à son exécution tout le talent qui fait de lui l'interprète désigné des œuvres écrites pour saxophone.

R. F.

Concerts Poulet

Samedi 19 février. — Je ne sais qui est M. Keyser, dont M. Gustave Cloez dirigeait le *Mouvement symphonique* en première audition ; mais ce que je sais, c'est la stupeur de la critique devant ce long et sempiternel bavardage sans unité ni consistance, faisant alterner les banalités avec les platiitudes et les valses avec les grondements de tambour. Aussi avais-je préparé une analyse, que je ne livre pas au lecteur.

Thème et Variations de Giuseppe Martucci ne semble pas être autre chose qu'une enfilade de piécelles alla Brahms, alla Schumann, alla Chopin, alla Liszt, pot-pourri romantique qui n'a pas été composé, espérons-le, dans une autre intention que de donner à l'auditeur des devinettes faciles.

Il restait en première audition une *Burlesca* de M. Piccioli pour piano et orchestre, bien construite, à la très correcte et totalement impersonnelle écriture.

La musique était à la peine et ne fut guère à l'honneur. Mme Madeleine Massart avait auparavant joué le *Concerto* de Mozart pour violon, en *mi bémol majeur* ; son archet est sûr, mais manque de justesse ; quant à l'expression, elle demeure quelque peu indécise. Le concert commençait par la trop rarement entendue *Symphonie tragique* de Franz Schubert, dont la sincérité bouleverse souvent, enfiévrant des pages inégales.

Michel-Léon HIRSCH.

CONCERTS DIVERS

Société Nationale de Musique (19 février). — Le concert d'échange avec la Société de Musique des compositeurs Viennois, bien qu'il fût effectivement présidé par Son Excellence M. Aloïs Vollgruber, ministre d'Autriche à Paris, n'avait attiré qu'un public restreint. Irons-nous jusqu'à plaindre les absents ? Non, car en vérité nous attendions mieux que cet étrange cocktail mêlant à une musique soi-disant moderne un culte touchant envers d'illustres aînés tels que Schubert et Brahms.

Aux premiers, nous reprocherons un emploi du « procédé » si excessif qu'il ne donne même pas le change, dans un art où la part du vrai et du faux est parfois si délicate à déterminer que, bien souvent, le temps seul est juge.

Les *Cinq pièces pour piano* de M. Ernst Kanitz, aux-which-je fais particulièrement allusion, étaient avec beaucoup de complaisance un manque de sincérité déconcertant. Mentionnons, en passant, *Deux Préludes sérieux pour violon et piano* de M. Franz Hasenoehrl et une *Suite pour violon et piano* d'Egon Wellesz, dont l'andante n'est pas dépourvu de sensibilité. De ces reproches, il faut soustraire un *Quatuor à cordes* en deux parties ; son auteur, M. Rudolf Réty, a évidemment quelque chose à dire et il s'exprime avec netteté, sans ambages. De son style tourmenté, très chromatique, se dégage un sentiment de tendresse et de puissance sauvage qui dénote un tempérament de musicien exceptionnel ; la seconde partie, écrite avec le souci visible d'une chaude sonorité, contient des pages fort belles, d'intense expression.

LE • MÉNESTREL

L'autre partie du programme, je la prends ça et là, faite de mélodies très imprégnées des auteurs qui ont immortalisé le Lied allemand. Elle ne présente de ce fait qu'un intérêt secondaire, mais affirme cependant d'incontestables qualités de goût.

Je réserve volontairement les *Trois pièces* de M. Alban Berg pour la fin. Ecrites pour clarinette et piano, elles nous ont enchanté; leur parfum très poétique, une recherche dans la sonorité qui tient du prodige et peut-être aussi l'élément de comparaison dont elles bénéficiaient sont les raisons du vif plaisir que nous avons goûté à les entendre. Il faut du talent pour être bref, il faut en plus du métier pour charmer un auditoire avec une clarinette et un piano. M. A. Berg a tout cela; a-t-il encore du génie comme beaucoup l'affirment? Ce soir j'ai cru applaudir un admirable prestidigitateur. Ne ménageons pas nos éloges aux interprètes, qui tous ont fait généreusement preuve de talent; M^{mes} Lise Daniels, Monique Haas, Manchon-Theiss, MM. J. et J. Figueroa, Blampain, Reculard, Soëtens et l'admirable clarinettiste Hamelin.

R. F.

Récital Nicolas Orloff (15 février). — M. Orloff sait se distinguer parmi tant d'interprètes de Chopin : il évoque en effet l'idéal interprète de Chopin. Parfait virtuose, il ne se pose plus pour lui, semble-t-il, de problèmes de technique ; sensible, romantique, il l'est plus que personne ; mais, travail laborieux ou sympathie naturelle, une réserve dans l'expression, un frémissement qu'on ne devine qu'à fleur de peau, une noblesse touchante qui s'interdit tout éclat, toute fanfare qui ferait perdre en émotion vraie ce que gagnerait l'œuvre en séduction facile, tout cela n'appartient qu'aux véritables et exceptionnels interprètes de Chopin. *Douze Etudes* suffisent à donner la mesure d'un pianiste. Leur choix déjà, et celui de leur succession suffisaient à classer M. Nicolas Orloff.

On ne se consacre pas impunément à Chopin. L'exécution de la *Sonate* de Beethoven op. 35 en *ré mineur*, parut un peu sèche et terne d'accent. Par contre, celle du *Carnaval* de Schumann fut inégalable d'intelligence et d'élan.

Michel-Léon Hirsch

Le Triton (14 février). — Le *Concerto* de Manuel de Falla est écrit pour clavecin, avec un léger accompagnement de violon, de violoncelle, de flûte, de hautbois et de clarinette. Il a surpris, et combien ! ceux qui ont accoutumé de juger l'auteur de la *Danse du Feu* uniquement comme un auteur espagnol. Il s'agit là, en effet, d'un morceau lyrique et intime, où paraît à chaque page la recherche d'une expression personnelle d'un sentiment personnel. Le premier mouvement, vif, animé, pimpant, traversé d'idées fantasques ; le second, grave, scandé, martelé plutôt par des traits à l'unisson ; le troisième s'ébrouant avec une grâce un peu pataude au travers d'un tissu ensoleillé, concluant gaillardement. Tout cela mène loin, et avec bonheur, des séductions du folklore.

Trois *Mélodies*, trois pures mélodies de Filip Lazar dont le Triton conserve pieusement la mémoire, d'une frissonnante sincérité dans la simplicité d'une ligne unie, précédait l'exécution de deux piécettes vocales de Larmanjat : dédiées aux poissons, aux sardines à l'huile je crois, celles-ci n'ont pas même l'attrait de ce qui rendit célèbre Erik Satie. Rien de musical dans ces amusettes qui n'apprennent rien à personne.

Les *Caprioles* de Claude Delvincourt, inspirées par la musique de la Renaissance, se développent selon des recettes connues, et des artifices ressortant davantage du métier que de la nature. *Huitres de France*, sur « une recette de cocktail », nous apprend-on, est d'un bouquet discutable, et la recherche un peu précieuse de rythmes modernes irrite la sensibilité.

M^{me} Corradina Mola, la claveciniste, qui se prodigua au cours du concert, joua, outre le *Concerto* de Falla, une *Sonatine* de Florent Schmitt, pastorale dansante et dynamique, davantage amoureuse du rythme que de la mélodie et qui comporte un délicieux intermède pailleté, lumineux. Le dernier mouvement n'est que virtuosité, mais dont les exigences attestent bien de la science.

Le concert se terminait par une *Idylle* de Giordano et un *Madrigal* de Scuderi, interprétés en solo par M^{me} Corradina Mola, et surtout par le *Quatuor* de Prokofieff, riche en idées souvent banales, parfois éclatantes, où l'habile côtoie le beau et où passent parfois des éclairs diaboliques.

Michel-Léon HIRSCH.

RADIO-DIFFUSION

Concert de nuit. — Les auditions du vendredi, remarquablement dirigées par Rhené-Baton, retiennent l'attention. Cette fois encore, il faut louer le choix des œuvres et les interprètes. Le *Concerto* en ré de Hændel, impeccablement joué et retransmis, montre qu'avec un peu de soin l'on peut obtenir l'équilibre radiophonique tant pour l'orgue que l'orchestre, ou pour les deux réunis, comme ce fut ici le cas. M. Marcel Dupré, aux claviers, apportait un précieux élément de réussite : jeu net, style chaleureux, *rubatos* casés dans le rythme sans ébranler la ferme assise des basses. On songe malgré soi, par comparaison, aux ralentis de certains exécutants, plus compatibles avec l'esthétique du piano ou des instruments à vent qu'avec celle de l'orgue, qui repousse maniérisme et afféterie.

Suivait la *Quatrième Symphonie* d'Albéric Magnard, grande et belle œuvre, riche d'invention, de coloris, concrétisant l'apport du xix^e siècle en un puissant effort personnel. C'est donc la Radio — dont se moquèrent les « purs » — qui brise la routine des programmes, alors que les tentatives de rénovation symphonique des grands concerts, qui boudent Brahms, Brückner, Mahler, Magnard, V. d'Indy, demeurent parcimonieuses.

Les *Escales* de J. Ibert donnent à ce programme la note pittoresque.

Quatuor Benedetti. — La musique de chambre est à l'honneur avec l'*Octuor* (4 violons, 2 altos, 2 violoncelles) de Mendelssohn, dont le Scherzo suffirait seul à classer l'œuvre. Merveille de délicatesse et de goût (chose rare de nos jours), contrepoint génial, cette danse d'Ariel est une féerie sonore, conçue, animée par un grand musicien, d'une personnalité évidente. De telles pages, jointes à l'*Italienne*, l'*Ecossaise*, le *Lauda Sion*, les œuvres pour orgue etc., feront toujours l'admiration et les délices de l'artiste-né.

Parlera-t-on d'académisme ? La *Symphonie en ré* de Chérubini, entendue quelques instants après l'*Octuor* de Mendelssohn, montre l'application conscientieuse de l'un en face de l'inspiration de l'autre, plus haut de mille coudées.

Quatuor Radio-Paris. — Le 18, avec le concours de l'excellente harpiste M^{lle} Lautemann, *Quintette* de Noël Gallon, dont nous avions entendu dernièrement la *Sonatine* et d'exquises mélodies (parmi lesquelles cette *Chinoiserie*, très « tasse de thé »). Trois Mouvements, au cours desquels s'unissent le musicien et l'architecte pour nous charmer par des modulations subtile, des accents harmoniques vigoureux, sans oublier les qualités de rythme. Extrêmement délicate, la conclusion, après le final animé et joyeux, ramenant le motif principal s'estompant à l'aigu.

Œuvre à la fois savante, probe et raffinée.

Maurice DAUDE